

Reçu au lieu

Numéro 127, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86332ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2017). Compte rendu de [Reçu au lieu]. *Inter*, (127), 77–79.

Queeriser l'art

Jean-Claude Moineau

Auteur notamment de *L'art dans l'indifférence de l'art* (PPT, 2001) dont le titre « L'art contre l'art ? » tourne en dérision la notion d'art pour l'art, Jean-Claude Moineau collabore avec différentes revues françaises et internationales, entre autres avec *Luvah*, hors série, n° 29 (Presses du réel, 2004) qui, plus que d'établir un bilan historique intitulé « *Fluxus : une critique artiste de l'art* », propose « une exploration selon une focale variable de cet univers de création immergé dans la vie ». Moineau poursuit cette actualisation d'une recherche *méta-artistique*, au sens de « ce qui traite (de façon critique) de l'art », notamment dans *Contre l'art global : pour un art sans identité* (è'e, 2007) où il affirme : « [L]'art est désormais global en ce que, précisément, il n'a plus de dehors. Seul désormais, tout compte fait, l'art global peut-il être retourné contre lui-même ? » Cet art globalitaire se reformule alors sous la question d'un contrepoint à une hyperculture globalisante.

Or, sous le phare de cette mutation et du retour au multiculturalisme qui assigne les individus à leur soi-disant identité, que peut nous apprendre cet (anti)art global ? Moineau précise que la résistance ne saurait venir d'un quelconque art à caractère identitaire, mais bien d'un art postidentitaire, d'où l'idée d'un art (auto)désœuvré, comme en art même, d'une oscillation entre déconstruction et destruction (voir l'*autodestructive art* de Metzger), qui s'autorise donc à déconstruire les désignations identitaires ou, plus précisément, qui se *queerise*. Ainsi, à l'encontre de toute prétendue politique identitaire, Moineau déclare : « [C]e qui importe politiquement, c'est de chercher non seulement à déconstruire mais à défaire toute identité comme tout consensus. » Au passage, signalons *Retour du futur : l'art à contre-courant* (è'e et Art 21, 2010) où, parmi la multitude des retours observés, se trouve également celui d'une ultime velléité contre ladite globalisation et la réification en cours de l'art.

Le présent ouvrage, intitulé *Queeriser l'art*, poursuit effectivement dans le même sens : l'auteur appuie l'idée selon laquelle « la réification n'épargne rien [...] tout comme la critique artiste – et pas seulement la critique artiste – est toujours en

passage de se voir réapproprier (sans [...] que cela implique pour autant nécessairement qu'il faille y renoncer) ». Notons que la réification, du latin *res*, « chose », consiste à transformer, à transposer une notion en un objet concret ou à appréhender un concept comme une chose concrète. Elle est aussi employée au sujet des personnes vivantes. À ce titre, Moineau indique, en regard d'un certain procès décrit par Arthur Danto (*The Transfiguration of the Commonplace*, traduit par *La transfiguration du banal*, Seuil, 1981-1989), que le « spect(acteur) », voire l'herméneute ou l'interprète d'aucune sorte, est lui-même loin d'être passif, mais tout ce qu'il y a de plus actif – dédoublé, à la fois spectateur et artiste. Je cite : « [S]pectateur lui-même "à l'œuvre" tout en étant toujours en train de se construire lui-même. Spectateur en mesure, à la limite, d'appréhender n'importe quel X, *artefact* ou non, *sense data* ou non, en tant qu'art, de le muer (de le "transfigurer", comme dit Danto). » En ce sens, *Queeriser l'art* de Jean-Claude Moineau est une manière d'appréhender ce qu'il en est « des producteurs en régime capitaliste, de réification, de "transformation" de la valeur d'usage en valeur d'échange » ou, autant dire, en contexte de sécularisation du *ready-made*. Si le « public [désolidarisé] n'est en fait pas lui-même simple rassemblement de spectateurs », selon Bersani (*Homos : repenser l'identité*, Odile Jacob, 1995-1998) cela « ne l'empêche cependant pas de parler d'effort nécessaire pour repenser la notion même de communauté (mise à mal notamment par la critique qu'en a fait Nancy [*La communauté désœuvrée*, Christian Bourgois, 1986]), pour chercher à découvrir des manières d'être ensemble ». Par conséquent, échapper à un déterminisme (essentialisme dont les prétentions sont totalisantes) est aussi la mise à critique d'une appartenance et la relecture d'une certaine idée du commun d'où émerge un art *queerisé*.

Auteur prolifique, cofondateur de différents groupes et revues, organisateur du premier Festival permanent à Orléans, également corédacteur avec Farkas du blogue *Jean-Claude Moineau / Jean-Baptiste Farkas : entretien* (www.j-c-moineau-j-b-farkas-entretien.blogspot.com), Jean-Claude Moineau interrompt toute activité artistique (d'art conceptuel, de poésie visuelle, d'*event*, de *mail art*, etc.) dans le

contexte des années post-soixante-huit, afin « de continuer à avoir un regard à la fois prospectif et critique sur l'art en train de se faire et sur les apories dans lesquelles celui-ci se débattait ». Volontairement en retrait et engagé, il enseigne de 1969 à 2008, par-delà le découpage en disciplines consacrées, l'art et la théorie de l'art à l'Université de Paris 8, tout en prenant part, comme conseiller, à la XV^e Biennale de Paris (2006-2008). Publié en mai 2016, *Queeriser l'art* est une version largement augmentée et remaniée d'une intervention dans le cadre du symposium « Que faire ? Art, film, politique » (Centre Pompidou, 2010), à l'invitation du Peuple qui manque (Aliocha Imhoff et Kantuta Quirós).

Jean-Claude Moineau nous adresse sans nous dicter que faire, étant à l'encontre de tout diktat politique pour *queeriser l'art*, et ce, « là où la *queerité* ne saurait, elle, jamais définir une quelconque identité ». L'ambiguïté du titre est donc loin d'être anodine et, « en reprenant là à son compte un terme ("queer") qui a déjà fait l'objet d'une réappropriation », dira-t-on alors que Moineau, tout en se débarrassant de la référence étroitement « homo », voire sexiste, réactualise un frottement avec la *queer theory* comme outil pour non seulement déconstruire, mais défaire la notion d'identité en art ?

Véritable entreprise d'érosion ontologique, comme de renoncement à tout paradigme, *Queeriser l'art* est hors catégorisation, hors de toute forme de régime de normalité et de promotion, et ce, malgré l'existence d'un art *queer* et quand bien même un mouvement comme Queer Nation définit seulement une communauté paradoxale qui n'unit aucune identité partagée, comme ce qu'Agamben introduit par la *Théorie de la singularité quelconque* (« *La comunità che viene* », traduit par *La communauté qui vient*, Seuil, 1990), si tant est que cela existe. De là nous vient un art qui devient la métaphore absolue (au sens de Blumenberg dans *Paradigmes pour une métaphorologie*, Vrin, 1998-2006) dans le réseau des savoirs et des discours sur les identités telles que *genderqueer*, non-binaire, sans genre, agenre, androgyne ; du moins une métaphore qui ne saurait être résorbée ni dans la conceptualisation ni dans l'idée que nous nous faisons d'une quelconque identité comme d'une conscience de soi qui relève bien plus du langage.

Sorte de *cut-up* théorique ou de découpage à la manière de Burroughs, mixant les références les plus diverses, les plus hétérogènes, voire les plus hétéroclites, Jean-Claude Moineau, dans une sorte de *process art*, de détournement néoDada littéraire, ou plus précisément en écho au *linguistic turn* – comme critique poststructuraliste qui influencera par la suite la *gender history* et le *new historicism* –, passe donc du *queer* qui procède par désidentitarisation, désidentification, déterritorialisation, tout comme par une critique de toute identité, à celui « d'un trouble des identités », en référence directe au *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity* de Butler (Routledge, 1990-1999). Au risque alors d'une *désidentification*, concept de Muñoz (*Disidentification*, University of Minnesota Press, 1999) qui désigne souvent des pratiques performatives employées pour subvertir les codes d'une culture dominante (hétéro, cisgenre, masculine, blanche) comme autres possibilités à la binarité entre pour et contre une identification, à l'encontre, donc, d'une assimilation à une idéologie et d'un rejet en bloc, Moineau écrit, énonce sa propre pratique désœuvrée qui ne peut avoir lieu que sur la base d'une désactivation. Au risque aussi de défaire l'art, de lui faire perdre ses propres contours par une écriture du désœuvrement, l'auteur nous propose de *queeriser l'art* en douze sections, dont la dernière et onzième est chiffrée « 0 » – en référence au groupe ZERO ? –, comme pour nous annoncer un recommencement. En fin de compte, Moineau nous rappelle que l'art lui-même a à se désœuvrer.

Queeriser l'art est également traversé par un retour à la question « Quitter l'art, une pratique critique ? » ou encore à ce qui serait plus proche de la conception d'Edelman (*No Future : Queer Theory and the Death Drive*, Duke University Press, 2004) par le rejet de ce qu'il appelle le « futurisme reproductif » et, par extension, le rejet de tout « avenirisme », ce que Jean-Claude Moineau précise par le renoncement à toute descendance. Il s'appuie également sur le concept foucauldien du biopouvoir en examinant la résistance des *queers* aux systèmes sociaux de reproduction. Mais cela n'empêche pas Moineau – de toute évidence – de nous proposer de *queeriser l'art* comme stratégie de survie simultanément et stratégiquement sur, avec et contre une certaine

forme, disons, d'appartenance, voire d'indifférence culturelle, voire de nouveaux modes relationnels.

Alors, *Queeriser l'art* s'avère une manière d'adresse et de relance à la question initiale et au titre du symposium « Que faire ? », en référence dans ce contexte au célèbre manuscrit « What Is to Be Done ? » (Godard, revue *Afterimage*, 1970) rédigé en cette période post-soixante-huit où il importe de chercher à faire de l'art, du cinéma politique, ou encore à faire oublier son statut d'auteur. Mais encore... « Qu'est-ce que l'acte de création ? » demande Agamben (*Le feu et le récit*, Payot et Rivages, 2014-2015) dans son texte dont le titre se réapproprie celui d'une conférence donnée précédemment par Deleuze (*Traffic*, n° 27, 1987 ; P.O.L., 1998) à la Femis.

Quant à l'idée largement abordée dans cet ouvrage de dédiscipliner le savoir de l'art, de déviriliser aussi le sexual génital normatif afin d'ouvrir des modes pouvant désœuvrer et non dévisser la visée éthiquement politique de l'art, il faut poser la question : « Quand y a-t-il art ? » Il faut aussi considérer le lien fondamental entre sexualité et destructivité. En d'autres termes, il importe de déjouer par avance tout projet politique par une suspension, en constituant une renonciation à une individualité, à un « usage » à corps perdu d'une intimité surexposée. La performativité en tant que relation au « nous », sans que jamais un concept ou une propriété, voire une autocratie, puisse servir d'identité, doit donc rester infraconceptuelle, ne se résolvant aucunement à la conceptualisation d'un « commun » hors normes.

Mélissa Correia

Les presses du réel
35, rue Colson
21000 Dijon
France
www.lespressesdureel.com
ISBN 978-2-8216-0083-6



Le Générateur 10 ans d'art et de performance

On doit souligner la parution de cette publication qui fait le bilan des activités tenues dans l'espace du Générateur, en banlieue de Paris, et ce, depuis dix ans maintenant. L'espace a aussi présenté, du 1^{er} au 22 octobre 2016, une « rencontre de la performance » nommée FRASQ dont c'était la huitième édition.

Le Générateur est un endroit privilégié pour les diverses formes d'activités en action, de la danse à la poésie performative, dans un espace bien approprié à la « performance », quoiqu'on y décèle de nombreuses productions dans diverses pratiques du corps en action, et pas nécessairement en art action !

« Du haut de ses 10 ans, le Générateur veut se faire comprendre par son nom mais également par quelques paramètres concrets dès le départ. Pour en faire un espace ouvert où



tout peut se faire, se défaire, se refaire, s'imaginer, où rien n'est fixe ou figé : pas de scène, pas de piédestal (ni dieu, ni maître), ni pour les artistes, ni pour le public, pas de gradins mais un même sol de béton partagé par tous, des conditions d'accueil pour qu'autour de chaque événement, tout se réalise de façon directe, dans une simplicité assumée, sans chichi, sans blabla. Ces quelques données me semblent encore aujourd'hui, à ma grande surprise, toujours valables, stimulantes et dynamiques. »

Ici, comme l'énonce Anne Dreyfus, directrice artistique de cette publication de 430 pages tout en couleurs, il y a une documentation dont presque 100 % des photographies sont des actions et des performances tenues dans cet espace. À la fin se trouve la liste chronologique des danseurs, des poètes et autres artistes en action qui ont présenté des activités performatives, de Charles Pennequin à Alberto Sorbelli, en passant par Esther Ferrer ; souvent, dans le cas des « Nuits blanches » par exemple, il était question de quelques dizaines de participants...

Il s'agit d'une bonne information, mais surtout d'une documentation photographique sélective agréable.

Richard Martel

Le Générateur
18, rue Charles Frérot
94250 Gentilly
France
contact@legenerateur.com
www.frasq.com
ISBN 979-10-94967-01-0



Doc(k)s

4^e série, n^{os} 25, 26, 27, 28
+ DVD

On souligne cette édition de *Doc(k)s* surtout pour le « dossier » au sujet de notre comparse Bartolomé Ferrando. Plusieurs acolytes expriment leurs points de vue sur notre contact en Espagne depuis tellement d'années. En plus d'une bonne contribution écrite au sujet de ce poète actif en action, il s'y trouve une sélection vidéo pertinente.

Aussi, ce dernier *Doc(k)s* fait un retour sur Bernard Heidsieck qui, comme on le sait, est décédé l'an dernier. Un hommage mérité. Plusieurs collaborateurs prennent position. Bernard Heidsieck avec un texte de 1993 et des amis complices se prononcent, dont Jacques Donguy, Giovanni Fontana, Enzo Minarelli (en entrevue), Michèle Métail et Jean-Pierre Bobillot. C'est donc une assez bonne synthèse au sujet de Bernard Heidsieck.

Encore dans cette dernière édition, comme toujours la section « OPEN » mélange diverses propositions en inscriptions poétiques et autres. En outre, mentionnons quelques « humeurs, critiques, théories » de Julien Blaine, de Ken Friedman, de Gilles Cabut, de K. P. Denker et d'Alvaro Terrones.

Richard Martel

akenaton.docks2A@gmail.com
www.akenaton-docks.fr

D'éclisses

Rémy Bélanger de Beauport

Ce n'est pas qu'avec son nom que Rémy Bélanger de Beauport se donne des airs. Il faut entendre l'amplitude de son jeu de violoncelle pour saisir que notre homme est à des années-lumière des vers d'oreille commerciaux avec lesquels les radios nous trouent. Intitulé *D'éclisses*, l'opus de Bélanger de Beauport propose un son sans compromis qui laissera perplexe les amateurs de pop et fera le bonheur des adeptes de musique actuelle. À la fois intime et vaste, la résonnance nous pénètre, véritable cure de vibrations exploratoires dont les multiples variations et les bruits inopinés font parfois douter qu'un seul instrument ici retentit. Pourtant, il est bien fait mention que les pièces ont chacune été enregistrées en une seule prise, sans *overdubs* ni amplification. Frottements, glissements, hachures, les notes trébuchent, percutent, bourdonnent et grincent. Et ce ne sont pas que les cordes qui s'adressent à nous ; toutes les parties de l'instrument s'expriment et dialoguent, l'entièreté de l'organe sollicitant notre attention. L'éventail sonore crée des espaces modulaires nous projetant dans le grand comme dans le petit, évoquant tantôt les paysages industriels, tantôt les mouvements intérieurs d'un corps.

Si une *éclisse* est une pièce métallique servant à raccorder deux rails d'un chemin de fer, *D'éclisses* nous amène

vers un trajet texturé et non linéaire, avec des trames qui dérailent et déstabilisent, ouvrant aux explorations les plus saines et les plus libres.

Une liturgie est par définition une musique religieuse au service du peuple ; nul doute que la profane « Liturgie d'implosion », la neuvième pièce du CD, sacralise une certaine matérialité et en tire partie pour sortir du coma les opiomanes de la musique commerciale.

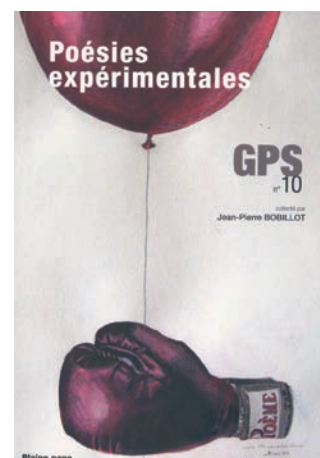
Hélène Matte

www.ambiancesmagnetiques.com

Poésies expérimentales

GPS, n^o 10

La dixième édition de la revue française *GPS, Gazette poétique et sociale*, est désormais disponible à Québec. Poèmes desquamations, points d'exclamation, infralangue, cartes idéogrammatiques, jongleries, mises en abyme médiatiques, constructions visuelles, témoignages performatifs, motifs de mots, formules-textes, souffles ou cailloux : la poésie s'y affirme hors normes et par-delà les marges. Jean-Pierre Bobillot, que l'on a vu dernièrement à l'occasion de l'hommage à Bernard Heidsieck à la Maison de la littérature (mars 2016), dirige le numéro et y définit les *poésies expérimentales* ainsi : « explorant et exploitant sans réserves toutes les zones et strates de toutes les configurations médiopoétiques possibles ; repoussant donc, en ses ultimes



retranchements, tout prétendu langage poétique (expression poétisante de tout Idéalisme) ; et visant moins, donc, à une sortie du poème hors du livre qu'à une *extension du domaine de la poésie* ».

Hervé Bruno, Patrick Dubost, Akenaton, Serge Pey, Julien Blaine, Frédérique Guétat-Livani, Claudi Lenzi, plusieurs poètes qui ont déjà présenté leur travail au centre en art actuel Le Lieu se retrouvent dans ses pages ; et nombreux sont ceux qu'il serait bon de recevoir, notamment Cosima Weither, Laura Vasquez et Sylvie Nève dont les poésies performatives trouvent des locuteurs outre-Atlantique.

En tout, plus d'une cinquantaine de poètes participent à ce numéro, ponctué d'analyses théoriques autour de mouvements et de figures épiques ou, plutôt, épigénétiques, de la poésie. Éric Blanco par exemple expose l'apport de Charles Cros, et Aurélie Boiron présente la *scénature* d'Anne-James Chaton ou encore la *scénovociture* de Sébastien Lespinasse.

Hélène Matte

Association PLAINE Page
Zone d'Intérêt Poétique
185, rue des Tanneurs
83670 Barjols
France
contact@plaine-page.com
www.plaine-page.com

